

EN FUITE

ÉRIC BERTRAND



Catalogage avant publication de Bibliothèque et Archives nationales du Québec et Bibliothèque et Archives Canada

Titre: En fuite / Éric Bertrand.

Noms: Bertrand, Éric, 1968- auteur.

Identifiants: Canadiana (livre imprimé) 20190030062 | Canadiana (livre numérique) 20190030070

| ISBN 9782923335957 (couverture souple) | ISBN 9782923335964 (EPUB)

Classification: LCC PS8603.E7648 E5 2019 | CDD C843/.6—dc23

Les Éditions au Carré inc.

34-5, rue Principale Nord

Sutton (Québec) Canada J0E 2K0

Téléphone: 514 316-5450

editeur@editionsaucarre.com

www.editionsaucarre.com

Conception graphique de la couverture: Édiscript enr.

Illustration de la couverture: Mathieu Potvin

Direction de création: Caroline St-Louis (Virgolia Communication)

Photo de l'auteur: Jean Perreault

Édition: Caroline Turgeon

Révision linguistique et correction d'épreuves: Marie-Ève Laroche

Mise en pages: Édiscript enr.

Relations de presse: Caroline St-Louis (Virgolia Communication)

Nous reconnaissons l'appui financier du gouvernement du Canada.

Financé par le
gouvernement
du Canada

Canada

Les Éditions au Carré désirent remercier tout spécialement la Société de développement des entreprises culturelles (SODEC) et le Fonds du livre du Canada (FLC) pour leur appui.

Gouvernement du Québec – Programme de crédit d'impôt pour l'édition de livres – Gestion SODEC

Société
de développement
des entreprises
culturelles

Québec

Toute reproduction intégrale ou partielle de cet ouvrage par quelque procédé que ce soit, et notamment par numérisation, photocopie ou microfilm, est strictement interdite sans une autorisation écrite par l'éditeur.

© Les Éditions au Carré inc., 2019

Dépôt légal: 4^e trimestre 2019

Bibliothèque et Archives Canada

Bibliothèque et Archives nationales du Québec

ISBN 978-2-923335-95-7 (version papier)

ISBN 978-2-923335-96-4 (version numérique)

DISTRIBUTION

Prologue inc.

1650, boul. Lionel-Bertrand

Boisbriand (Québec) Canada J7H 1N7

Téléphone: 1 800 363-2864

Télécopieur: 1 800 361-8088

prologue@prologue.ca

www.prologue.ca

Prologue

Des vagues rencontrant leur premier obstacle depuis la Papouasie. Des falaises pour marquer d'un mur la fin de ce long voyage d'une eau constamment en mouvement. Un mur ocre, nu, aride. Un adversaire féroce pour les vagues rageuses qui s'y écrasent sans relâche. Et là, tout en haut, dominant le paysage, un homme debout, droit sur ce bout de terre américain, large et vaste comme son tourment.

Une barbe hirsute. Un visage tordu de douleur et de détresse. Fatigué. Sale.

Sur ses joues desséchées et rougies par la traversée de l'Amérique glissent des larmes.

Il renifle, s'apaise enfin.

Il est là au bout de sa quête intangible et improvisée. L'Amérique entière le sépare de son drame, et pourtant, l'écho des vagues chargeant le continent le fait souffrir autant qu'avant. Debout face à l'océan Pacifique, avec derrière lui l'horreur qu'il a fuie.

Il a traversé le Nouveau Monde et ne sent pourtant aucune rédemption dans sa poitrine. Pas l'ombre d'un

pardon pour ce qu'il a fait. Toujours cette douleur indicible en lui.

Après toutes les péripéties des derniers jours, son corps lui fait mal, son cœur le fait grimacer et sa tête le torture autant. À court de solutions pour guérir sa douleur, il choisit par défaut de rester là au sommet de cette falaise californienne.

Le cri lointain d'un albatros. Le vent tiède du large dans ses cheveux gommés de crasse et de sueur séchée. Le calme du vide. La beauté de rien.

Il inspire profondément.

L'air iodé ambiant comme de l'acide dans sa trachée déshydratée. Un frémissement lui parcourt tout le corps. Il se retourne vers la Mustang fourbue qui, à quelques pas de là, finit d'expirer ses dernières fumerolles.

Appuyée sur la voiture au parechoc avant oblique, au rétroviseur escamoté, à la carrosserie bosselée, qui autrefois était stylée et pleine de hargne, la Fille l'observe, bras croisés. Une fille étrange, en robe de soirée, avec le visage fatigué et cramoisi par trop de soleil.

— Va rejoindre ta femme. Elle te cherche sûrement. Tu devrais au moins l'appeler, lui donner signe de vie.

Signe de vie... Peut-on dire cela ?

CHAPITRE 1

Tuer la bête

La nuit était un peu froide. Christophe avait remonté machinalement la couverture en se roulant sur le côté. Le cuir du canapé avait crissé comme s'il était étendu sur un ballon d'anniversaire. *Cette semaine, avait-il pensé, Mylène a eu quarante ans. Mais elle n'aura pas eu de gros party d'amies, pas de souper en famille, pas même un gâteau.*

Un ronflement tonitruant lui était parvenu de la porte entrebâillée de la chambre à coucher. Depuis qu'elle gobait un somnifère chaque soir pour ne pas sombrer dans la folie, sa femme n'avait rien à envier aux lions de mer quand ils nasillent, vautrés sur la plage de galets.

Il avait regardé cette porte avec l'envie de s'y insérer, de reprendre sa place dans son lit, et de caresser le magnifique dos de sa femme. Pour la consoler, la rassurer. Mais il savait bien que le mieux à faire était de loger quelques nuits sur le canapé. C'est ce qu'il avait choisi de faire. Par amour pour elle.

Depuis *l'événement*, Mylène avait eu besoin de tout l'espace du grand lit conjugal. Elle le sillonnait de son corps en étoile qui tournait telle une horloge à quatre flèches durant toute la durée du repos relatif que son comprimé lui octroyait, en râlant, ronflant et bavant sur le coton égyptien. Elle avait eu besoin de son absence à lui, aussi, et il avait obtempéré. La tempête devait passer.

Dehors, fidèle à son habitude, le vent de l'Atlantique soufflait sur le village. Une latte du revêtement extérieur claquait comme on frappe à une porte. Clac, clac! *Jamais pris le temps de la fixer...* Clac, clac! Le vent moqueur fouettait la maison de sa main invisible. Clac, clac! Comme la mort qui frapperait à sa porte.

Tout en ajustant son pyjama avachi, il s'était levé pour arpenner un moment la moquette du salon en passant cent fois devant la porte menant au sous-sol. Nul intérêt pour un livre, la télé, l'internet. Boire? Le bourbon qui lui restait laissait évaporer ses derniers relents dans la boîte à recyclage. Par dépit, il s'était dirigé vers la fenêtre pour contempler les ténèbres opaques de la nuit sans lune. Clac, clac!

Clac, clac!

Clac, clac!

En saisissant la poignée de la porte, il avait senti une goutte de sueur lui lécher les vertèbres jusqu'au bas du dos malgré la fraîcheur ambiante. Un doigt sur l'interrupteur et une lumière blafarde avait éclairé les escaliers. Clac, clac... Il était descendu.

Dans le silence du sous-sol, Christophe avait tourné un moment sur lui-même. Raquettes de tennis, but de hockey, luge, pneus d'hiver... Il avait voulu se faire croire qu'il ne savait pas pourquoi il était là, puis avait soupiré un bon coup avant de se diriger vers l'atelier pour allumer le néon qui avait grésillé un instant avant de tousoter une lumière noirâtre.

L'odeur de bran de scie l'avait apaisé un instant. Quelques images en rafales de sciage, dégauchissage, ponçage... Un meuble qui prend forme. Le plaisir de créer. Cette odeur. Ce plaisir... Et maintenant il était là, et il savait pourquoi.

Il s'était assis sur le tabouret et avait considéré le mur de béton lézardé d'un regard de bovin bon pour l'abattoir. La tête vide, le cœur desséché. Il avait voulu regarder la poutre au-dessus de lui, mais en avait été incapable. Ses orteils nus sur le sol froid avaient dansé de nervosité. Il s'était levé pour farfouiller l'obscurité de ses mains aveugles dans le fouillis inextricable de choses inutiles d'un dessous d'atelier. Il s'était esquiné un doigt sur une égoïne, sans se plaindre. La douleur lui seyait bien. Voilà, il avait trouvé ce qu'il cherchait.

Avant de devenir vraiment le roi des perdants en retournant faire la crêpe sur le canapé, il avait pris la corde, fait un nœud autour de son cou et était grimpé sur le tabouret. Un autre nœud accroché au clou costaud fiché dans la poutre au-dessus de lui et voilà le gibet de fortune d'un homme prêt à lui simplifier la vie.

Mais la vie n'est parfois pas aussi simple.

Avant même de se mettre à réfléchir, il avait fait un pas en avant dans le vide. Un mouvement de pendule plus tard, les orteils tordus, le cou serti dans la douleur atroce d'une corde rêche qui veut le lui arracher du corps, il s'était écroulé dans le bruit sec d'une corde arrivée au-delà de son point de rupture.

Son bras avait fait éclater un miroir poussiéreux qui traînait là, le tabouret molesté son dos. En gémissant sur le sol froid de son atelier sinistre, il avait arraché le tesson de tain enfoncé dans son avant-bras et l'avait lancé rageusement.

Il ne savait plus combien de temps il était resté là, dans le cloaque d'un sous-sol sombre et humide comme une fosse de cimetière à pleurer lamentablement son destin de paria.

Même la mort n'avait pas voulu de lui.

Il n'eut plus alors qu'une seule idée en tête : prendre ses clés de voiture et déguerpir pour soulager sa femme et le monde entier de sa présence inutile.

CHAPITRE 2

Rien ne va

La route comme tunnel d'évasion.

La Prius grise file jusqu'à la limite du décrochage dans la courbe menant à la route 132. La mettre sur la voie rapide tout de suite et filer droit devant, vers l'ouest, tel un projectile tiré vers sa cible. Une voiture comme munition.

Ouais...

Tuer la bête, ce fauve qui est en lui.

La voiture hybride prend son envol sur le bitume humide et roule jusqu'à ce que l'indicateur de vitesse atteigne une limite jamais atteinte auparavant. Au diable l'économie d'essence, n'existe plus que le désir de s'éloigner le plus rapidement possible du lieu maudit.

Les premiers rayons solaires bleussent le golfe du Saint-Laurent.

L'homme fonce ainsi tel un zombie sur des dizaines de kilomètres. *Surtout ne pas penser.* Presser l'accélérateur et suivre la route jusqu'à ce que mort s'ensuive.

La lumière de l'aube enrichit le vert des arbres, le noir de la route. Elle rougit le parapet qui approche, l'illumine comme un panneau réclame, comme un néon baise-mouche électrifié.

Un parapet comme une cible irrésistible. Il est une mouche.

Y aligner les roues de la voiture pour en finir avec cette mascarade intolérable à faire disjoncter le plus solide des hommes. En finir. S'y écraser.

Il détaille le garde-fou. S'y frotter empêcherait l'impact mortel. Un garde-fou lui faisant rater son suicide. Le comble du ridicule pour un fou comme lui. Nul doute qu'il ratera sa mise à mort en s'y enfonçant. Tellement de choses ratées dans sa vie. Tant d'évidences témoignent de sa nullité d'humain.

Tout avait pourtant si bien commencé.

Une quarantaine d'années à apprendre, à être sage, à aimer, à cheminer comme un bon diable d'Occidental dans ce pays favorisé par les dieux. Une carrière, une famille et un tout inclus dans le Sud une année sur deux.

Et maintenant, vouloir foncer sur un garde-fou.

Les mains crispées sur le volant ne bougent pas, trop lâches pour faire bondir la Prius sur la cible. Son corps ne fait rien qui vaille quand la situation le commande. Un corps qui n'agit pas, qui sème l'horreur. Un corps qui ne bouge pas quand il le faut. Comme maintenant.

Des mains de pleutre, de raté. Des mains d'idiot. Ses mains.

Le parapet le frôle. Ses doigts tremblent. Ses yeux se gonflent. À cette vitesse, la ligne pointillée devient une ligne continue.

Personne en vue sur le cordon noir dans cette journée naissante. Il est seul avec sa conscience et déteste ça. Alors il fonce, puis continue d'avalier les kilomètres pour occuper son cerveau. Aller droit devant, vers l'ouest, puisque vers l'est il n'y a que le bout de la Gaspésie et le drame. De son pied enragé, il pousse le moteur dans ses limites. Incapable de hurler lui-même, il fait rugir sa machine, s'arrange pour qu'elle crie, chiale, râle.

Un obus dans sa gorge.

Torturer les bielles, faire bouillir l'huile moteur, disloquer les pistons et faire en sorte que ce moteur crache sa douleur comme il aimerait le faire lui-même. Ses doigts s'incrument dans le volant alors qu'il se voûte au-dessus, les yeux exorbités, la bouche ouverte. Il fixe l'horizon, la gorge nouée. Il veut vomir son désarroi, gueuler et persifler sa propre existence. Cracher à ce parebrise qu'il ne voulait pas. Qu'il voulait. Bramer sa version des faits sans personne pour l'inhumer d'un seul regard accusateur.

Mais rien.

Sa trachée tel un puits abandonné et scellé. Il serre la mâchoire.

Il voudrait accélérer encore, mais son pied touche le plancher depuis un bon moment déjà. Il appuie un peu plus au cas où. Le paysage défile, s'allonge et se déforme tant la vitesse le brouille. Des ombres vertes et floues encadrent le ruban de bitume devant, et il s'y accroche.

Un cliquetis mécanique. Un voyant s'allume, puis surgit un grésillement électrique. Les yeux de l'homme se jettent sur le tableau de bord. Panne de moteur. Une odeur qui lui rappelle celle de la cendre des morts que l'on empote dans un beau vase pour se faire croire qu'il ne s'agit pas d'ordures.

Une odeur à oublier.

Il tisonne l'accélérateur. Rien. La voiture décélère. Une, puis deux petites explosions l'obligent à se ranger sur l'accotement. Ses joues frétilent en passant les vibreurs gravés sur les côtés de la voie. Un bruit de frottement métallique sous le capot. La voiture s'immobilise en crissant tel un train. Le moteur cale. Un nuage de vapeur s'échappe. Et maintenant, le silence percé d'un léger sifflement. Un filet de sueur coule le long de l'échine de l'homme. *Check Engine*. Il actionne les feux de détresse.

C'est en lâchant le volant qu'il sent la douleur dans ses muscles trop longtemps bandés. Les mains posées sur les cuisses, il tente d'assouplir son corps en faisant des rotations d'épaules accompagnées de profondes expirations et de grimaces exagérées.

Se calmer.

Un souffle vif pour chasser cette tension.

Se ressaisir.

Son cœur claque dans sa poitrine, son cou, sa tête.

Des images éclatent dans son esprit.

Ses yeux se voilent de larmes. Il se secoue.

Repartir sur la route...

Il presse encore et encore le bouton. *Démarre, démarre!*
Low Battery Check engine, moteur silencieux. *Merde*. Il

sort, regarde des deux côtés de la route et contourne la Prius par le devant en laissant la portière ouverte. Que le silence de rien entre deux villages. Du bitume au milieu de nulle part. Il reste planté là devant sa voiture à contempler la légère fumée s'échappant du capot. Il trouve presque jolie la danse des exhalaisons. Il y imagine un serpent. Le calme semble vouloir se reloger en lui et il consent à rester hypnotisé par les vapeurs du moteur. Une fille qui danse. Qui se tord de douleur ?

Mais voilà encore des images dans sa tête. Laides.

Les chasser.

Vite.

Un semi-remorque qu'il n'avait pas vu approcher le dépasse et effleure la portière ouverte en faisant hurler son klaxon. L'homme sursaute puis titube en se retournant. Déséquilibré, il tombe à la renverse dans le fossé. Le cloaque spongieux dans lequel il s'écrase semble vouloir l'avalier. Il se débat, s'agite et se retrouve à moitié détrempé lorsqu'il réussit enfin à se remettre sur pieds de l'autre côté. Sans hésiter, il s'empare du premier rondin d'érable à portée de main, puis regagne la voiture. Il se plante devant et s'élance de toutes ses forces pour abattre la matraque en plein milieu du capot une fois, deux fois, trois fois. En levant encore son arme dans les airs, il remarque qu'il ne tient plus qu'un moignon de rondin cassé. Il hésite, puis laisse tomber le morceau de bois, la Prius a assez souffert.

Le bruit d'une voiture qui approche le laisse indifférent.

CHAPITRE 3

Une sourde colère

— Monsieur ?

Il a vu le véhicule ralentir et passer devant lui à vitesse réduite pour s'arrêter un peu plus loin sur l'accotement. La portière s'ouvre en grinçant.

— Vous avez besoin d'aide ?

Une voix de femme. Un filet instable, éraillé par l'incertitude. Il reste immobile, assis devant sa Prius.

— Monsieur ?

Il se retourne, énervé. Elle recule d'un pas. À voir l'expression de la femme, il doit être dans un sale état.

Une fille, presque une femme. Enfin, une fille rendue à l'âge où les rêves sont déjà à moitié abandonnés.

— J'appelle les secours ?

La Samaritaine louche entre lui et la Prius. Il jette un œil vers sa voiture et la trouve plus mal en point qu'il ne l'avait cru. Capot complètement déformé, phare éclaté et un fluide sombre qui se perd dans le gravier. Du beau

travail. Il se demande un instant si elle sera plus aérodynamique avec les concavités qu'il vient de lui modeler en plein centre du capot.

— Vous avez besoin d'une remorqueuse. Je crois.

Une pensée pour son Samsung toujours au même endroit dans sa poche gauche. Cette poche maintenant gorgée d'un liquide puant, comme le reste de ses vêtements. Il sort l'appareil, le dépose au soleil et fixe à nouveau la Prius devant lui.

— Ouais.

— Je téléphone pour vous. Ça ira ?

Il louche vers son cellulaire.

— Ouais.

— D'accord... Je dois y aller, mais j'appelle à l'instant. Vous allez être correct ?

— Ouais...

Et la Samaritaine clippe-clappe ses souliers à talons hauts entre l'asphalte et le bas-côté gravelé. Elle s'en retourne vers sa voiture en pianotant sur son iPhone. Il la suit du regard. Son chemisier diaphane trop léger pour cette fraîche matinée claque au vent. En un autre temps, il aurait pu la trouver attirante, mais plus maintenant.

Le temps passe et quelques voitures aussi. Il s'en fout, trop occupé à se traiter de perdant. Il trompe l'ennui en se déchaussant. Un filet d'eau limoneuse s'écoule de ses chaussures laquées. Il retire ses bas noirs et les tord puissamment. Un après l'autre, il les étend devant lui pour les faire sécher. Il lève les yeux. Un ciel céruléen. *Ça va être une belle journée pour le commun des mortels. Moi ? Ne pas penser...*

Quarante minutes plus tard, une remorqueuse le frôle et se range juste derrière lui. Gyrophares, odeur de diesel, musique métal. Un homme s'en extrait et avance vers lui, tablette à pince à la main. Une face pleine de plis, la peau cuivrée, le crâne finement rasé, la démarche patibulaire et un sourire de jeune gosse sur un corps usé à la corde.

— Reste pas là, vieux, c'est dangereux sur le bord de cette route-là, tsé.

Le plus grand danger ici, c'est toi qui m'as frôlé comme un chauffard... Il se lève et ramasse ses affaires, les jambes ankylosées. L'homme de la remorqueuse détaille la voiture.

— Qu'est-ce qui s'est passé ici, vieux? T'as hérité d'un original en pleine face?

Christophe admire encore une fois les dégâts.

— Non... C'est une création d'art-thérapie...

Le remorqueur le dévisage.

— Oh! Originaaaal!

Le gars de la remorqueuse l'invite à signer l'autorisation puis s'attelle à reculer sa plate-forme et à hisser la Prius. Christophe ramasse bas et souliers, puis lance le Samsung qui éclate contre un frêne. Il se dirige ensuite vers la cabine de la remorqueuse, pieds nus, en évitant les cailloux.

Le chargement part en direction de Rimouski. Pas de garage digne de ce nom d'ici là. Raide sur son siège, Christophe fixe le paysage qui défile devant ses pupilles immobiles.

CHAPITRE 4

Conjuguer le passé au présent

— Tu devrais aller au motel, c'est à un coin de rue d'ici. Dormir un coup t'éviterait de tomber raide mort dans mon garage, ce qui serait une bonne chose pour nous deux.

— Mmmm.

— Bon. C'était juste une suggestion comme ça. Pour t'aider. En attendant que je rafistole ton engin électrique, tu peux aller faire un tour. Ou dormir dans mon bureau. La tête sur une pile de journaux, c'est *full confo*. Ça me laissera le temps de découvrir comment c'est fait, ces engins électriques là.

Le mécano rit en sillant comme un chiot. Il s'avance et ouvre le capot.

— Ah! Quand même! Y'a un moteur à essence!

— C'est une hybride, pas une électrique.

Christophe toise le mécano imberbe en bleu de travail qui ausculte le malade, lampe grillagée à la main.

Personne d'autre dans le petit atelier. L'endroit noir de suie sent l'huile et le caoutchouc. Seule la lumière du jour s'engouffrant par la grande porte ouverte égaie un peu l'intérieur, mais elle meurt aussitôt, absorbée par le noir partout. Suspendus au mur du fond, quelques courroies, un bâton de hockey, une boîte à lunch, un sapin de Noël pendu à l'envers. Le mécanicien sort la tête et dit d'une voix caverneuse :

— En tout cas, ça sent pas la *nybride* ni l'électrique, juste de l'authentique moteur à explosion explosé !

— Une hybride. C'est une hybride.

— C'est ça, une *nybride* ! Dis-moi, elle a pété toute seule ou t'as fait un *trip* de *drift* avec ? Si c'est possible de faire ça avec une *nybride*...

Christophe regarde sa Prius.

— Je l'ai un peu trop poussée. Je pense.

Le mécano détaille sa chemise maculée, ses pieds sans bas dans des chaussures vernies.

— C'est pas de mes affaires, mais t'as fait une connerie ? Il regarde encore une fois ce visage décomposé. T'es en fuite ? La police au derrière ? Des trafiquants t'ont coupé le crédit ?

Christophe se dirige vers la petite pièce faisant office de bureau et s'y réfugie. Un petit comptoir laminé gris auquel il manque des morceaux un peu partout. Une tasse des chutes Niagara avec une moitié de café froid sur un journal écorné. Un calendrier pendouille un peu de travers sur le mur. Fille nue et blonde arborant une coiffure démodée, lascivement allongée sur une Mustang 1969. Une chaise

qui se débourre lentement par ses trous d'usure. Il s'assoit et se ferme les yeux.

— ... parce que si t'es recherché, je veux dire, j'aimerais mieux le savoir, continue le mécano en haussant la voix afin que son client l'entende bien du bureau. Tu sais, vaudrait mieux pour nous deux que t'attires pas ta racaille ici. C'est pas que j'ai des choses à cacher, mais tu vois, eh bien, qui peut vraiment dire qu'il est 100 % propre ! Je veux dire, il faut bien s'amuser dans la vie. Et surtout s'arranger pour survivre. Enfin, tu sais ce que je veux dire...

Christophe se lève et ouvre la porte donnant sur l'extérieur. Avant qu'il ne s'éloigne, le mécano lui lance :

— Je ne retrouverais peut-être pas toutes les factures de mes jobs... tu comprends ?

Christophe poursuit son chemin. Les rues de ce qui lui semble être la banlieue ouvrière de Rimouski sont gorgées de soleil et les gens déambulent en se saluant.

Son ventre vide lui fait remarquer une enseigne : *La poule aux œufs d'or*. Il traverse, ouvre la porte et détaille les chaises au dossier en forme d'œuf. Il hésite, puis lâche la poignée et entre. Une serveuse passe, les mains pleines de tasses. Il la reconnaît : la Samaritaine de l'autoroute. *Sortir d'ici. Éviter les échanges.*

La serveuse sourit et lui désigne une place d'un geste du menton. Il obéit, s'assoit dos au téléviseur qui défile ses nouvelles en continu et détaille le menu écrit à la craie sur le tableau noir. Elle revient avec un café fumant, le dépose et attend sa commande. Son regard tombe sur la première page du journal... « Drame à Port-Daniel... » Il n'a pas le

courage de poursuivre. Il se lève et demande un bagel au fromage pour emporter à la serveuse. Elle se retourne, en coupe un en deux, insère les tranches dans le grille-pain et revient vers lui.

— Ça va ?

— Ouais.

La Samaritaine s'active ensuite à tartiner généreusement les deux tranches et à les enrober d'un papier ciré et lui tend le paquet. Il pose les mains dessus, mais elle le retient et attend quelque chose de sa part. Une parole. Une confession. Il hésite un instant, puis lui arrache le déjeuner et part sans saluer en laissant trop d'argent sur le comptoir.

Il se dirige droit devant, de l'autre côté de la rue, vers un petit parc mal entretenu et s'assoit sur un banc à côté d'une poubelle renversée. Quelques feuilles virevoltent. Une petite fille passe avec un sac à dos aussi grand qu'elle et le regarde avec son accoutrement comme s'il était le monstre sous son lit. Un pigeon s'invite. Christophe le chasse d'un grand coup de pied dans le vide et le volatile se redépose un mètre plus loin. Ses dents s'enfoncent dans son petit déjeuner. *Ça goûte l'huile*. Il s'efforce de tout finir afin de rasséréner son estomac. Il pense à toutes ces personnes qui l'ont jugé et le jugeront sans connaître toute l'histoire, sans le connaître.

Et avec raison. Je suis une merde. Rien d'autre qu'une merde.

Il chiffonne le papier ciré et le lance vers la poubelle renversée. Il essuie ses mains sur ses pantalons, se lève et

grimace. Les courbatures d'un homme pas foutu de réussir sa pendaison.

Il entreprend d'arpenter le quartier plutôt que de retourner au garage, sachant fort bien que le type n'en a pas terminé avec sa voiture. Mais surtout, il connaît maintenant son incapacité à endurer plus de dix minutes le discours de ce mécano.

Il s'arrête devant la vitrine d'une librairie. Des *best-sellers* américains et étrangers. Au-delà des livres mis en montre, il aperçoit son reflet dans la vitrine. Un homme en perdition. Il reprend le trottoir et entre dans le petit hall d'un guichet automatique d'un immeuble placardé et abandonné. Tout ce qui reste d'une ancienne succursale prospère du Mouvement Desjardins ayant mal encaissé les dernières optimisations-restructurations imposées par les diktats de la finance mondiale. Il enfonce sa carte, compose le code. Facile. La date d'anniversaire de sa femme. Il retire le maximum : cinq cents dollars. Il sort et s'affaisse sur un banc et s'y abandonne les yeux fermés. Oublier le temps, le moment présent, les passants. Les tourments.

Printemps 1997. Mylène, la plus jolie fille de la polyvalente est là, enfin seule sans son troupeau d'amies aux cheveux crépés. C'est le moment. Son moment. Il s'avance, traverse le stationnement, se demande ce qu'il lui dira pour l'aborder et si la chance lui sourit, faire bonne impression sans avoir l'air idiot. Il arrive, elle se retourne et plante ses deux yeux charbonneux dans les siens. *Des yeux pleins de vie et d'admiration*. Il fige. Sa mâchoire